

Le chemin vers la littérature

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **34 (1942)**

Heft 10

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-384332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dicats; publier de petits livrets pour faire connaître ce que c'est que la bibliothèque, ce qu'on y trouve et les services qu'elle peut rendre. Il y a encore d'autres moyens de publicité: affiches de bibliothèques apposées dans les édifices publics et dans les écoles, réclames intercalées dans les films instructifs, réclame par T.S.F.; organiser des soirées de lecture.

Il est regrettable de devoir constater que trop souvent les bibliothèques ouvrières, faute de locaux appropriés, sont obligées de s'installer dans des salles mises à la disposition par un café ou un restaurant. Ce n'est pas un lieu souhaitable pour une bibliothèque. Il est préférable de les faire installer dans un lieu plus adéquat pour l'utilisation des loisirs. Les autorités ne pourraient-elles pas mettre à la disposition des bibliothèques ouvrières des locaux où celles-ci pourraient s'établir?

Depuis que la durée du travail a été diminuée, pour laisser aux ouvriers des instants de loisirs, il importe que ces loisirs soient utilisés d'une manière vraiment fructueuse.

Quand chacun saura occuper ses loisirs utilement et intelligemment, quand le goût de la lecture aura gagné chacun jusqu'aux plus humbles travailleurs, quand tous les hommes auront leur part de loisirs, quand tous pourront se réserver quelques heures pour réfléchir, ils comprendront mieux le sens profond de la vie dont le but est l'accord de toutes les consciences, l'harmonie de toutes les forces et de toutes les libertés.

Le chemin vers la littérature.

Dans une petite brochure éditée en allemand par la Centrale suisse d'éducation ouvrière, Anna Siemen consacre quelques réflexions intéressantes à l'initiation à la littérature. Nous nous en inspirerons en les adaptant aux besoins du lecteur de langue française.

« La connaissance de la littérature est-elle bien nécessaire? » C'est une question que l'on entend assez souvent poser parce que la littérature, encore qu'elle soit une « institution », n'est pas toujours ressentie comme un besoin.

Tout d'abord, qu'est-ce que la littérature? L'ensemble des productions littéraires d'un siècle, d'une ou de plusieurs nations. Cette définition, fort incomplète parce que statique, n'en esquisse pas moins l'immensité du sujet que nous abordons; elle laisse entendre, sans que de longs commentaires soient nécessaires, que nous ne pouvons développer ici que quelques réflexions très fragmentaires et superficielles. Notre seule intention est d'engager le lecteur à les poursuivre.

Nous limiterons nos considérations aux livres qui ont résisté aux années et à leur impitoyable jugement, au commerce des ou-

vrages que l'on est convenu d'appeler classiques dans l'acception de Sainte-Beuve, le plus grand des critiques français: « Un vrai classique, comme j'aimerais à l'entendre définir, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau sans néologisme, nouveau et antique, *aisément contemporain de tous les âges.* »

Et c'est là l'essentiel. En d'autres mots, le temps où l'auteur a vécu, l'importance politique de son pays, sa suprématie économique, les « grandeurs d'établissement » dont parle Pascal n'ont absolument rien à voir avec son message; souvent, ce dernier est d'autant plus valable, plus durable, plus efficace que le temps a dépouillé ces grandeurs terrestres de toute signification. Le champ d'action des prophètes de l'Ancien Testament, dont la voix puissante continue de retentir dans nos cœurs et d'y faire entendre les exigences de la justice, ne dépassait pas la superficie de l'un de nos cantons. Les pertes subies par les deux partis au cours de la Guerre de Troie chantée par Homère dans son « Iliade » n'atteignent pas, en dix ans, celles que provoquent aujourd'hui un seul bombardement. Le poète François Villon n'était qu'un « indésirable » recherché par la police. Aux yeux de la société bourgeoise, un Verlaine n'était rien. Nous ne savons que fort peu de choses sur l'existence de Shakespeare. Nous pourrions multiplier ces exemples. Bornons-nous à dire que nos actuelles grandeurs d'établissement seront oubliées alors que l'on parlera encore des classiques d'autrefois et de ceux qui naîtront de notre époque de bouleversements et de chaos, de ceux qui en tireront des enseignements « aisément contemporains de tous les âges ».

Ce sont ces enseignements que nous demandons aux classiques, des leçons universellement valables, dégagées de la gangue d'événements divers et contradictoires; un fil d'Ariane pour nous retrouver dans le labyrinthe des contradictions de notre époque; une leçon de mesure dans la démesure qui est la nôtre; des indications sur les valeurs qui durent, afin de nous permettre de les distinguer de celles qui passent.

C'est possible, mais en quoi ces histoires du passé nous intéressent-elles? N'avons-nous pas suffisamment de soucis? Certes, nos journées sont fort occupées, nous sommes surmenés, nos nerfs sont tendus. Mais la question est de savoir comment renouveler nos forces intellectuelles, qui doivent l'être comme nos forces corporelles. Si nous ne nourrissions notre organisme que de limonades, de cocktails ou de café, il ne demeurerait pas longtemps en état de remplir ses fonctions. Il en est de même de notre esprit. Nous ne pouvons l'alimen-

ter uniquement « d'actualités », qui sont à l'activité intellectuelle ce que la caféine est à l'organisme physique. L'un et l'autre ont besoin de nourriture substantielle. Les classiques sont à l'un ce que le pain est à l'autre.

Et puis, l'homme se distingue de l'animal et de l'enfant par le fait qu'il ne vit pas seulement dans le présent. Parmi les êtres vivants, l'homme est le seul qui ait une histoire, un sentiment de la durée, une conscience de son origine, des traditions, une volonté d'expliquer le pourquoi et le comment, le désir de justifier sa raison d'être, l'inquiétude de son destin; en un mot il est la seule créature qui tende à un but qui le dépasse. On peut considérer cette disposition comme un bonheur ou comme un malheur: elle est. Notre nature nous impose des tâches auxquelles nous ne pouvons échapper. Il suffit d'avoir tenté, ne fût-ce que très modestement — et qui ne l'a pas fait — d'en savoir davantage sur l'histoire de sa propre famille, de sa commune, de sa profession, de son parti, d'avoir recherché, même avec des moyens d'investigation fort insuffisants, le pourquoi de tel ou tel événement pour se rendre compte de tout l'enrichissement qui en résulte. Toute recherche, dans quelque domaine que ce soit, est comparable à une ascension. Elle nous élève: à nos pieds la contrée se fait plus vaste, le réseau des routes et des rivières, les nœuds de communication apparaissent, révélant des liens, des rapports de causalité qui nous étaient jusqu'alors cachés. Nous les dominons, nous saisissons des phénomènes que nous ignorions, nous accroissons nos possibilités d'action, en un mot, nous sommes plus forts et plus complets dans la mesure où notre vision du monde s'étend.

Cette ascension, nous pouvons la faire en lisant. Les multiples possibilités du cœur humain, l'humaine grandeur et l'humaine faiblesse, les ressorts cachés des actions des hommes, comment les — et nous — connaître mieux que par le contact des auteurs qui se sont appliqués à les étudier au cours des siècles, et dont les œuvres sont le miroir? Nous apprenons ainsi à connaître les mobiles éternels de l'homme et des collectivités — c'est-à-dire ceux qui déterminent nos propres actions — les mobiles qui demeurent toujours semblables à eux-mêmes en dépit du progrès des techniques, de la découverte de continents et d'éléments nouveaux — de la vapeur, de l'électricité, de la dissociation des atomes et autres conquêtes dont nous sommes si fiers.

Il n'est pas de moyen plus sûr d'apprendre à connaître non pas le passé, mais ses enseignements perdurables que le commerce des classiques. Ce que nous cherchons dans leur œuvre, à travers leur infinie diversité (et c'est elle qui permet à chacun de trouver son bien de la manière la plus appropriée à sa nature), c'est l'homme, c'est nous-mêmes. Mais cette richesse doit être conquise, elle ne s'offre pas à nous comme un pays de cocagne. L'approche des grands livres exige de nous un effort, mais un effort récompensé au multiple. Tout enrichissement exige de la peine. Pour tirer de

ces ouvrages les enseignements dont nous avons besoin, « nous devons considérer la littérature, comme dit Thibaudet, non comme un divertissement accidentel, mais comme une fin essentielle, et qui peut saisir l'homme entier aussi profondément que les autres fins humaines ». En un mot, nous pouvons appliquer au lecteur ce vers du fabuliste :

« Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fond qui manque le moins. »

Et encore celui-là :

« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans. »

C'est ce trésor qu'il faut chercher. Ce n'est pas facile, tant la littérature est vaste, si vaste que même les plus grands esprits ne la dominent pas dans son ensemble. Mais est-ce une raison de nous décourager, de jeter le manche après la cognée ? Que non pas. Ces valeurs, dont nous parlions, il suffit de nous limiter à un petit nombre d'auteurs pour les trouver. Et comme en toutes choses, il faut d'abord commencer, en nous souvenant du vieil adage : qui trop embrasse, mal étreint.

Surtout, ne cédon pas à la pédanterie de lire un ouvrage parce qu'« il faut l'avoir lu », faute d'être tenu pour un ignorant et un bétien. Nous l'avons dit, l'infinie diversité de la littérature permet à chacun de trouver son bien. Si nous n'avons pas de contact avec un grand livre, ne nous obstinons pas, et passons à un autre qui corresponde mieux à notre nature. Et puis, tous les livres ne sont pas pour tous les âges. Il en est que seul l'homme mûr peut aborder avec profit.

C'est un grand malheur que l'école oblige les enfants à lire des auteurs — parce qu'ils sont classiques — dont les enseignements dépassent leur portée. Cette lecture, au lieu d'être une joie, n'est qu'un mortel pensum. Elle laisse un souvenir amer et elle est la cause que, bien souvent, les jeunes gens, après avoir quitté l'école, ne prennent plus jamais en main nos grands auteurs du passé. Il serait préférable que l'école se bornât à éveiller chez l'enfant, par des moyens appropriés à son âge, le goût du beau et l'envie de le rechercher plutôt que de tenter de lui imposer des modèles que ses facultés ne lui permettent pas encore d'apprécier. Avant que de faire ânonner aux enfants, sur un ton d'indicible ennui, des pièces de Molière, il serait plus profitable de les leur jouer (encore que l'on ait fait, à Genève en particulier, un commencement avec les « matinées classiques »). Ce n'est pas un malheur si un adolescent quitte l'école sans avoir même entendu parler de Racine ou de Chateaubriand, mais c'en est un s'il en sort lassé de ces grands classiques avant que de les connaître, parce qu'on les lui a fait ingurgiter alors que ses « organes de digestion » étaient encore insuffisamment développés. En outre, il n'est pas absolument né-

cessaire que les enfants comprennent tout ce qu'ils lisent — c'est-à-dire que les pédagogues multiplient les « lectures expliquées » qui détruisent toute spontanéité et dépouillent les œuvres de toute fraîcheur; l'essentiel, c'est qu'ils aient de la joie à la lecture. « Les voyages de Gulliver », « Don Quichotte » sont des livres pour les enfants, et qu'il ne serait même pas nécessaire « d'expurger ». Les enfants n'en prennent que le pollen dont ils ont besoin: les faits extraordinaires, l'aventure; s'il n'en retirent pas le même enseignement que les adultes, cette lecture leur laisse pourtant l'inextinguible envie de les relire, et de les relire encore (ce qui est la seule manière de bien lire); en un mot, elle leur ouvre l'accès, sinon aux classiques — parce que le jeune lecteur ne se maintiendra pas toujours à cette hauteur, du moins au domaine enchanté de la lecture.

*

C'est alors la période des lectures désordonnées dans toutes les directions... « et la curiosité et la vanité, nous dit Valery Larbaud dans son délicieux essai « Ce vice impuni, la lecture », viennent s'ajouter à l'appétit du lecteur: ce n'est plus seulement le plaisir recherché et goûté sans arrière-pensée: c'est le besoin de savoir ce qu'il y a derrière tel nom nouveau et le désir d'avoir « tout lu » et de s'en vanter ». C'est à ce moment que doit intervenir l'ami dont la culture, les expériences et le goût peuvent épargner des années de lectures inutiles.

Car enfin, le goût n'est pas aussi inné qu'on le prétend (encore qu'il ne s'apprenne pas); il doit être dirigé. Et rien n'y est plus propre que l'émulation de l'amitié. Enfin, ce goût s'éveille et, secondé par la curiosité nourrie par l'habitude de lire, il fait merveille. Une citation lue ici, un vers entendu là incitent à en rechercher l'auteur, l'ascension se poursuit, la littérature prend corps, devient un être vivant.

A côté des livres, on découvre des relations entre les livres, les parentés, les origines, les influences; le livre n'est plus une chose isolée, il n'est plus considéré en soi, mais dans la continuité de la durée littéraire. C'est le moment où le lecteur commence à faire appel à la critique. Sainte-Beuve ou Thibaudet lui deviennent cher à l'égal d'un auteur aimé.

*

Lentement, on apprend à connaître qu'un écrivain célèbre n'est pas forcément un bon écrivain, que les gros tirages ne sont pas une garantie de qualité, que l'obscurité relative de certains auteurs n'est pas toujours un jugement de valeur. Pourtant, il ne faut pas tomber dans le travers de penser, par opposition, que l'auteur dont le nom est dans toutes les bouches est naturellement négligeable. L'opinion des personnes au jugement desquelles nous attachons de l'importance peut aussi nous servir de guide. Et, la plupart du temps, nous ne serons pas déçus.

*

Mais l'une des voies qui mènent à la connaissance de cette littérature universelle et de l'homme, n'est-elle pas (sans que pour cela l'on nous accuse de chauvinisme) la littérature nationale, le commerce des auteurs de chez nous? Il nous semble utile de rappeler ce qu'André Gide écrivait en 1919 déjà: «... nous avons toujours soutenu que c'est en se nationalisant qu'une littérature prend place dans l'humanité et sa signification dans le concert... que l'œuvre la plus profondément nationale, la plus particulière, ethniquement parlant, est aussi la plus humaine et celle qui peut toucher le plus les peuples les plus étrangers. Quoi de plus espagnol que Cervantes, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou que Pascal, quoi de plus russe que Dostoïevski, et quoi de plus universellement humain que ceux-là? » La même remarque ne s'applique-t-elle pas à Jérémias Gotthelf, à Gottfried Keller, à Carl Spitteler (dont nous possédons des traductions, en partie excellentes), à C.-F. Ramuz et surtout à notre grand Jean-Jacques, dont on peut dire qu'il a été d'autant plus universel qu'il a été plus genevois.

Quoi de plus représentatif de nos traditions, de notre manière de sentir et de penser que ces auteurs? Et, pourtant, ce sont ceux dont l'audience à l'étranger est la plus grande. Gide ne s'y est pas trompé: c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt le plus général, qu'on contribue le plus efficacement à la connaissance générale de l'homme.

*

Mais ces voies que nous venons d'esquisser ne mènent au but qu'à la condition de s'y engager, d'avoir le désir de connaître et l'audace de l'aventure spirituelle. On peut être guidé dans le chemin qui mène à cette littérature, mais nul n'y peut être poussé. Elle ne s'ouvre qu'à celui qui consent librement à l'effort. Quant à celui qui s'y refuse, les meilleurs conseils ne servent de rien.

« Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fond qui manque le moins. »

Comment former et développer le goût de la lecture?

Par *G. Chevallaz*.

Directeur de l'École normale à Lausanne.

Schéma d'une causerie présentée au cours de perfectionnement pour bibliothécaires, à Lausanne, le 25 octobre 1942.

La première question est de savoir s'il convient d'encourager la lecture, « ce vice impuni », dit un auteur contemporain. On ne croit plus aujourd'hui que « toute école qui s'ouvre est une prison qui se ferme » (V. Hugo), parce qu'on a enfin pris conscience des